

Introduction

Fille de Peter Viktor Gonzenbach (1808-1885), citoyen suisse que les Siciliens appelaient Don Vittorio, et de Julie Aders (1806-1847), Allemande originaire d'Elberfeld, Laura Gonzenbach est née en 1842. Elle suit son père à Messine où il s'installe comme agent commercial d'entreprises textiles. Ses parents eurent sept filles, dont trois décédèrent en bas âge, et un fils qui mourut à l'âge de vingt et un ans. À la mort de sa mère, c'est sa sœur Magdalena, née en 1831 et fondatrice de la première école de filles de Sicile, qui s'occupe de l'éducation de Laura Gonzenbach car elle connaît les arts, les lettres et les sciences.

En 1869, Laura Gonzenbach épouse le colonel italien François Laurent La Racine (1818-1906), originaire de Savoie, et part peu après à Naples avec lui. Elle aura cinq enfants. On ignore les circonstances de sa mort à Messine en 1878.

On en sait un peu plus sur l'activité de collectage de Laura Gonzenbach grâce à Otto Ludwig, théologien et historien¹, qui, à la demande de Don Vittorio, vint occuper le poste de ministre du culte protestant, à Messine, en 1860. Ludwig réclama des contes à Laura Gonzenbach pour le deuxième volume de son ouvrage, *Images culturelles et historiques de la Sicile*, qui parut en 1869, car il avait l'intention de les publier en appendice de son ouvrage. « Après avoir surmonté les premières difficultés pour trouver de bonnes conteuses, lui répondit-elle, je dispose maintenant d'une telle quantité de contes que je peux vous en adresser un bon nombre. » Elle lui envoya une dizaine de textes, dont la variété reflète aussi l'histoire de la Sicile qui vit passer sur son sol Grecs, Romains, Arabes, Espagnols, mais aussi dans les troupes d'Alphonse, roi d'Aragon, des auxiliaires

1. Ludwig s'interrogeait sur « le sentiment national actuel régnant sur l'île, sur la persistance de vestiges de la vie spirituelle des peuples vivant là autrefois, sur les changements qu'ont connus les sentiments spirituels, apparemment bien plus forts qu'ils n'auraient dû l'être », ainsi que sur les sentiments moraux des habitants.

albanais, normands, français, autrichiens et anglais, qui ont marqué les traditions locales. Ajoutons les Lombards que l'empereur Frédéric II transplanta sur l'île en 1237, et nous aurons une image des influences qui ont marqué les contes siciliens.

Les livres ont leur destin, et celui de Laura Gonzenbach en a connu un bien singulier : rédigée en allemand, la première édition partielle en italien, due à sa grand-mère Renata La Racine, parut en 1964. Toutefois, il fallut attendre 1999 pour que Luisa Rubini publie la traduction italienne complète des contes¹. Puis Jack David Zipes traduisit l'œuvre en anglais²...

L'édition du recueil

Otto Ludwig demanda à Reinhold Köhler (1830-1892)³, ethnologue, philologue, bibliothécaire de Weimar et grand connaisseur des contes, de superviser l'édition à laquelle il ajouta de nombreuses notes. C'est lui qui choisit l'ordre de présentation des textes, regroupant les récits apparentés, « ce qui entraîne une certaine monotonie dans certaines parties du livre », remarque Ludwig dans la préface. C'est pour cette raison que nous n'avons pas repris quelques histoires dont les variantes n'intéressent que les spécialistes.

• LES CONTES

Grâce à Ludwig, on sait que Laura était une excellente conteuse et qu'elle tira ses informations de paysannes dont on connaît les noms⁴ ;

1. Laura Gonzenbach, *Fiabe Siciliane*, rilette da Vincenzo Consolo, éd. Luisa Rubini, Roma, Donzelli editore, 1999.

2. *Beautiful Angiola : The Great Treasury of Sicilian Folk and Fairy Tales Collected by Laura Gonzenbach*, translated and edited by Jack David Zipes, New York, Routledge, 2004.

3. On lui doit plusieurs ouvrages dont *Zur Märchenforschung*, Weimar, Emil Felber, 1898.

4. Gua Bastiana (Viagrande près d'Acì Reale), Gua Nunzia Giuffridi, Gua Lucia, Gua Cicca Crialesi (Borgo, près de Catane), Donna Antonia Centorrino, Elisabetta und Concetta Martinotti, Francesca Rusullo et Peppina Guglielmo (Messine), Caterina Certo (de San Pietro di Monforte). Certaines de ces femmes disaient reprendre des contes qu'elles avaient entendus d'autres conteuses, comme cette paysanne de Randazzo (au pied de l'Etna).

seuls quelques hommes sont évoqués, comme Alessandro Grasso, paysan de Blandano, près de l'Etna, qui lui narra des histoires qu'il tenait de sa mère.

Lors de son séjour printanier dans une maison de campagne proche de Naples, Laura Gonzenbach poursuivit sa collecte et recueillit beaucoup de contes et de légendes chez les gens simples et chez des petits-bourgeois habitant les pentes sud-est de l'Etna, à Catane et à Aci Reale. Elle écrivit ceci à Ludwig :

« Je dois encore vous dire que j'ai fait tout mon possible pour rendre aussi fidèlement les contes qu'ils m'ont été narrés, mais je n'ai pu rendre le charme particulier de la façon dont les Siciliennes les content. La plupart racontent avec une vivacité infinie, vivant l'histoire, faisant avec les mains des gestes significatifs, se levant de temps en temps et, s'il le faut, déambulant dans la salle commune. Elles n'ajoutent jamais un "il dit" car elles marquent toujours le changement de locuteur par leur intonation, ce qui n'exclut point l'utilisation démesurée de *dici*, par exemple : *O figghiu, dici, come va, dici, pi stiparti, dici, sulu, sulu dici, etc.* »

Laura Gonzenbach n'a pas édulcoré les fruits de sa collecte, contrairement aux frères Grimm dont les contes visaient un public d'enfants et devaient donc ne rien comporter de choquant. On est frappé par la cruauté de certaines histoires où un maître bat ses élèves, où un brigand dénude, attache à un arbre et fouette une jeune femme, où un homme est découpé en morceaux et salé, où un autre est démembré, où l'un des supplices récurrents est d'être bouilli dans de l'huile, et où les souverains menacent de vous décapiter si vous ne vous pliez pas à leur ordre...

Un leitmotiv est la magie, essentiellement pratiquée par de méchantes sorcières¹, qui sert aussi bien à endormir qu'à faire oublier, enlever une personne, ou empêcher un accouchement. En filigrane des histoires se lit une évidente peur des sorts. À côté d'objets magiques bien connus — nappe magique, pelote ou flûte qui fait danser —, nous rencontrons une guitare qui réveille les morts et des ciseaux qui fonctionnent tout seuls. Les baguettes magiques permettent de faire jaillir des fontaines d'huile et de vin, un palais, d'exaucer les souhaits, etc.

Tout aussi récurrentes sont les plaintes ou les remarques amères et

1. *Mavara, magara*, alors que la magicienne est appelée *maga*.

désabusées qui concluent les contes, opposant le bonheur et la richesse des protagonistes à la pauvreté du conteur et de ses auditeurs. Elles s'expriment par des formules telles que : « Nous n'en eûmes, / n'en tirâmes aucun profit ; nous en fûmes pour nos frais ; tous vécutent heureux, sauf nous. » La critique sociale est sous-jacente dans les portraits de certains monarques qui se comportent comme des tyrans.

Les personnages des contes sont des rois — potentats exigeants et cruels —, des princesses, des princes, des paysans, des ermites toujours secourables, le diable qui incite à pécher, des brigands, des sorcières jeteuses de sorts, des belles-mères cruelles, des fées, des ogres et des géants. Certains contes, comme celui de *Sorfarina*, sont énigmatiques et attestent la rationalisation d'êtres mythiques... Les animaux secourables possèdent des dons surnaturels, et le dragon est le seul animal fantastique mis en scène.

L'originalité des contes siciliens transparaît dans nombre de motifs et par une forte empreinte du christianisme¹ : la Vierge Marie qui ouvre une auberge, une reine qui est fécondée par le soleil, la résurrection d'un mort haché menu, des épreuves singulières comme aller recueillir la sueur d'une enchanteresse ou devoir manger la jambe d'un mort, l'intervention de saints, les métamorphoses en tous genres... De ce fait, ils sont animés par une vie intense qui séduit celui qui les découvre.

• LA TRADUCTION

Nous traduisons le recueil publié à Leipzig en 1870 ; il comporte deux parties de cinquante-six et de trente-cinq contes, parmi lesquels nous avons fait un choix car il y a de nombreuses variantes d'un même conte type et beaucoup sont déjà connues, *Le Petit Tailleur*, par exemple. Enfin, nous indiquons entre parenthèses le numéro des contes de l'édition originale.

1. Voir, par exemple, les contes n° 66, 67, 71-72 qui remontent à des *exempla* du Moyen Âge.